

Le monde

Le
temps
de la
réflexion

Gallimard

© Éditions Gallimard, 1989.

AVANT-PROPOS

On a pu remarquer, pour en saluer le risque ou sourire de l'ambition, le goût du Temps de la Réflexion pour les « grands sujets » : la civilisation, la tradition, les dieux... Cette fois-ci, c'est encore mieux, ou pire : le monde ! Difficile de faire plus vaste.

L'avantage que comporte l'invitation à réfléchir sur un thème aussi apte à donner le vertige, c'est, paradoxalement, qu'il exclut les généralités. Si le monde englobe tout, si le mot « monde » désigne la totalité de ce qui est, on ne peut, pour en donner à voir les figures et à en lire les sens divers, que varier les points de vue, modifier les ordres de grandeur – grain de sable ou galaxie –, faire jouer entre eux le perçu et le construit ; on ne peut qu'aller et venir, que se déplacer d'un point à un autre. Nous vérifions chaque jour qu'un monde sépare ceux qui croient vivre dans le même monde !

Les essais qui composent ce volume ne prétendent faire ni le tour de la question ni le tour du monde. Ils traitent d'atlas et de dictionnaires mais n'en établissent pas. Ils nous font entrevoir l'univers avec les instruments de mesure et de pensée de l'astrophysicien mais disent aussi la fermeture solipsiste, cette figure philosophique de l'autisme, et l'éveil du rêveur et l'« ouvert » du poète, sans décider d'une hiérarchie du vrai entre ces différentes positions. Ils décrivent le fonctionnement de nos organisations internationales policées ou d'un journal du soir (l'oiseau de Minerve...) qui tente, afin de nous assurer que le monde est de part en part lisible, d'ordonner sagement le désordre de notre planète : mais, se souvenant du défi d'Héraclite – « Comme un tas d'immondices jetées au hasard est le monde le plus beau » – ils ne s'installent pas dans les hauteurs et n'ignorent pas les banlieues de l'« immonde ». Ils évoquent aussi ce que furent l'im-

mersion dans l'« âme du monde », l'éloignement chrétien de l'ici-bas ou le refus gnostique de ce monde-ci dont Satan serait le prince. Ils nous entraînent encore en Chine et en Inde, auprès de Stendhal topographe ou de Proust comme dernier encyclopédiste.

Bref, la pensée, ici, ni fixe ni errante, ni béate ni apocalyptique, n'est pas vouée au fragmentaire, cette retombée de l'illusion de la belle totalité. Elle vise, simplement, à être en mouvement.

Une étoile d'images : le titre du texte qui ouvre le volume pourrait définir l'ensemble du propos. Il nous fait mesurer en tout cas l'écart considérable qu'il y a entre la représentation unifiée, cohérente et stable du cosmos antique et notre image actuelle du monde : une image éclatée, un monde souvent réduit à une succession d'images sans lien ni principe au point que certains vont jusqu'à le confondre avec l'écran de leurs téléviseurs.

Cosmos : ce bel ordonnancement, cette unité harmonieuse et réglée, cette parure brillante comme le ciel étoilé ; l'opposé du chaos, de l'ouverture béante, de l'Océan sans limites. Cette représentation-là et ce qu'elle autorisait – une sagesse fondée sur la confiance en l'ordre naturel des choses et en l'ordre humain de l'esprit –, il y a longtemps qu'elle n'est plus nôtre. Ses formes dérivées, les téléologies de l'Histoire ou du Destin, ont aussi cessé de nous convaincre. Nos savoirs, par leur multiplicité même, nous interdisent, pour assurés qu'ils soient, toute vision globale qui, tel le regard de Dieu, aurait le pouvoir de tout tenir ensemble. C'est en fin de carrière, quand le temps de la recherche et de la trouvaille est passé, que nos scientifiques nous livrent leur « conception du monde »... Mais c'en est une parmi tant d'autres.

Distante de nous aussi, cette formidable volonté de conquête, de maîtrise et de possession du monde qu'ont illustrée jadis les grands navigateurs, les découvreurs de « nouveaux mondes » ou, plus tard, dans le domaine de l'esprit, les hommes des Lumières. Aujourd'hui on nous invite à gérer tant bien que mal l'état présent du monde, à gérer notre corps et même notre « monde intérieur ». N'aurions-nous plus comme modèles que les « grands gestionnaires » ?

Reste pour chacun la question, toujours à réanimer : qu'est-ce, comme l'énoncent les philosophes, qu'être-au-monde ? Ou mieux, comme le dit la poésie que nous aimons, qu'est-ce que venir au monde ? Y venir en étranger, aussi inassimilable que présent.

T. R.

OLIVIER ROLIN

Une étoile d'images

On ne prend pas assez garde à ce qu'a de surprenant l'existence du monde, dès lors qu'on essaie d'aller au-delà d'une conviction rationnelle et générale. Le globe existe, oui, bien sûr, presque personne n'en doute, les continents, les océans, les pôles, infiniment de gens qui peuplent ou parcourent cet espace, répartis en nations, en langues, etc. (Encore beaucoup ne comprennent-ils toujours pas pourquoi les habitants des antipodes n'ont pas la tête « en bas », autrement dit une des façons les plus élémentaires qu'a ce monde d'être plausible.) Un réseau de savoirs plus ou moins rigoureux, astronomique, physique, géographique, politique, ethnologique, entraîne des pratiques si assurées qu'elles ont perdu toute fonction de vérification expérimentale. Il ne semble pas que le fait d'atterrir en effet, la plupart du temps, dans une ville que ses habitants appellent Buenos Aires, lorsqu'on a pris l'avion pour cette destination, *prouve* l'existence de l'Amérique du Sud ou de la Pampa, choses qui vont dorénavant de soi. Pour la première fois dans l'histoire, d'ailleurs, nous avons de la figure physique du monde des représentations qui ne postulent pas, comme les cartes, notre confiance dans l'honnêteté et la compétence de leurs auteurs. Les photos « plein disque » des satellites, dont chacun ou presque a eu un exemplaire sous les yeux, ne laissent guère place à l'incrédulité, à moins qu'une méfiance extravagante ne nous incline à suspecter une conspiration internationale attachée à diffuser des images truquées de la planète. Je *vois*, comme je verrais le visage riant d'une amie, un instant fixé d'un été ancien, un globe sombre, enveloppé d'une chevelure de vapeurs, rouler dans une nuit noire la masse rayonnante de l'Afrique semée, entre le golfe de Guinée et le cap d'Ambre, de floches de nuages très blancs, la mer Rouge dont les

deux cornes encadrent le Sinaï, le cours du Nil, Aden sous un voile léger. En haut de la photo, Chypre pointe son doigt grêle vers le golfe d'Alexandrette, et, au-dessus encore, la péninsule de Crimée se referme sur la mer d'Azov, les grandes retenues du Don scarifient la croûte terrestre entre Rostov et Stalingrad. Des tourbillons pâles, jaspés, se lovent sur l'Atlantique Nord, lui donnant un peu l'aspect d'une plage à marée basse, maillée de filets d'eau miroitante.

Néanmoins, lorsque je veux aller, par l'imagination, au-delà de cet ensemble de savoirs assurés, me rapprocher d'une représentation fine de la réalité du monde, la vision se brouille, la mise au point se révèle impossible, la certitude le cède à l'incrédulité. C'est comme si ces grands blocs ne reposaient sur rien, dérivait sur un éther immatériel impuissant à assurer les fondations et la cohésion totale de l'ensemble. Le monde, autrement dit, n'existe qu'à distance.

Dès lors que j'essaie de rapprocher de moi une de ses parties, le tissu d'images, trop lâche, se déchire, se décompose. Or, comme dirait Roquentin, l'existence n'est pas une chose qui se laisse penser de loin. Et je ne parle pas seulement d'images effectivement disponibles, mais bien de la possibilité même qu'il en existe, qui, à l'instant où je l'évoque, me paraît hautement fantaisiste. Ces retenues du Don, par exemple. Je consulte un atlas, et je vois qu'il « existe », sur leur rive orientale, un village qui est censé s'appeler Ciganaki. Il me faut donc imaginer aussi que Ciganaki existe, ce que, en général, tant que cela ne tire pas, si j'ose dire, à conséquence, je suis prêt à admettre. Mais « exister », cela veut dire qu'il y a, en ce moment même, des gens qui mangent du pain noir, *khleb*, à Ciganaki, d'autres qui dorment, qui pissent, écoutent la radio, cousent, qu'il y a un type qui est en train de reboutonner sa veste, un autre qui se gratte la tête, qu'il y a forcément une personne, au moins, qui est malade à Ciganaki, et se retourne sur son lit, un chien qui aboie, un jeune homme, au moins, qui est amoureux d'une blonde *diévouchka*, qu'on ne voit pas comment il n'y aurait pas un ou deux pêcheurs à la ligne, en train, là, à l'instant, de piquer un ver sur un hameçon, éblouis par les éclairs du soleil couchant sur le Don (je consulte la *Time Zone Chart* achetée à l'observatoire royal de Greenwich, et je vois qu'il est en ce moment, « là-bas », huit heures et demie du soir). La seule existence de ce Ciganaki entraîne inévitablement un nombre si incalculable de conséquences extrêmement matérielles, concrètes, contingentes, la supposition d'une infinité si vertigineuse d'objets, de gestes, de paroles, qu'elle sature complètement ma capacité, non seulement de représentation, mais même d'adhésion à cette croyance. Et cela

devrait se répéter des millions de fois, il y aurait un type qui serait en train d'essuyer une table dans une gargote de la ville de Diego Suarez sur laquelle tomberait la nuit, non loin du cap d'Ambre, à la pointe nord de Madagascar, un autre qui regarderait, forcément, un nuage, un autre... Non, ce n'est pas concevable. La réalité du monde, que je crois pourtant avérée, s'épuise jusqu'à se nier dès lors que j'essaie de l'envisager, non comme un ensemble, ni comme un grouillement indistinct, mais comme une quantité inouïe d'existences distinctes, sensibles, simultanées. La trame fine du monde paraît improbable, c'est un objet qui existe, si je puis dire, en gros et non pas en détail. Il prend forme d'un coup, comme à partir de rien, ou en tout cas d'une matière extrêmement lacunaire. Le regard de Dieu n'est plus là pour tenir ce prodigieux boisseau d'existences infimes et nettes.

La même incohérence vertigineuse se manifeste lorsque j'envisage le type d'existence que je suis prêt à accorder aux individus. Qu'ils existent en général, voilà qui semble ne pas faire de doute pour moi. Qu'ils existent, même, un par un, avec leur nom, et une certaine individuation encore abstraite, je suis toujours d'accord. C'est dans le détail, l'abîme du détail sans lequel pourtant aucune existence ne peut être validée, que ça ne va pas, que s'ouvre devant moi un vide paradoxal. Cette bizarrerie se manifeste avec d'autant plus de force que l'« individu » considéré est plus connu et donc, d'une certaine façon, indubitable. Par exemple, je ne révoque pas en doute, hélas, l'existence de l'imam Khomeiny¹. Je connais son visage, son accoutrement habituel, je sais même plus ou moins ce qu'il pense, et en tout cas ce qu'il veut. Si j'évalue son degré d'existence à ses œuvres, je suis bien loin de voir en lui une chimère. En revanche, il m'est très difficile, non seulement d'imaginer, mais même de concevoir qu'en ce moment même il existe, fait quelque chose, se brosse les dents (pourquoi ne se brosserait-il pas les dents, s'il *existe*?), enlève ses chaussettes (en porte-t-il? Peut-être pas), s'endort (et comment? Sur le dos? En chien de fusil? Sur le ventre, serrant son oreiller? A-t-il d'ailleurs un oreiller, etc.?). J'éviterai d'entrer dans des interrogations plus vulgaires encore, qui néanmoins ne seraient nullement injustifiées s'agissant d'un être supposé *existant* – et que je crois d'ailleurs, je l'ai dit, *exister*. En fin de compte, dans ce cas comme dans celui du village des bords du Don, l'existence du monde plane un peu dans les nuages, elle a beaucoup

1. Entre écriture et épreuves, mots, pratiques qui pourraient prendre ici, si l'on n'était un peu rationaliste, un sens presque magique, un hasard qu'on ne dira pas malencontreux a ôté toute validité aux interrogations sur la réalité *fine* de ce personnage. N'importe quel autre fait l'affaire, en l'occurrence.

de mal à plonger dans la terre les milliers de racines et radicelles qui l'amarreraient à l'incontestable (ou à l'*absurde*). Quelque chose en elle résiste à l'ordalie de la trivialité.

*

J'ai sous les yeux, pour une raison qu'il serait long d'expliquer, mais qui a un rapport avec ce doute quant à l'existence minutieuse du monde, et en fin de compte la cohérence de sa construction, un exemplaire du *Canberra Times* en date du 21 mars. La photo de Une montre deux policiers (la légende précise qu'ils s'appellent Shan Rice et Alf Turketo) en train de jouer aux échecs, au Festival Family Day. Ils portent des casquettes blanches ceinturées d'une bande à damiers, et des pèlerines légèrement luisantes. Il doit pleuvoir, car la femme qui passe, en arrière-plan, et jette un coup d'œil, apparemment, sur leur partie, porte un parapluie clair. La mise au point de la photo fait que la silhouette de cette femme est floue, mais ce qu'on en distingue – peut-être, il ne faut pas en écarter la possibilité, en raison même de ce flou – est assez gracieux : une robe claire que la vivacité de la marche fait voler, une veste sombre, des cheveux sombres aussi autour d'un visage ovale. On imagine volontiers – je me plais à imaginer – qu'elle pourrait être métissée de sang malais. Presque rien, assez pourtant pour que je remarque plus ce quasi-fantôme que les deux *constables* dont le couvre-chef répète la figure des soixante-quatre cases. Or, si j'admetts spontanément qu'une femme portant un parapluie a rapidement traversé le champ d'un appareil photo, le 20 mars, à Canberra, en Australie, et qu'elle n'a pas cessé d'exister dans la seconde où elle en est sortie, il me paraît tout à fait extravagant d'en inférer ce qui semble cohérent, que je suis en train de parler, à son insu, d'une femme actuellement réelle, qui, a mettons, trente-cinq ans, s'appelle par exemple Jane, ou Karen, est probablement (il est six heures du matin à Canberra) en train de dormir, une mèche de sa sombre chevelure barrant la pâleur du visage, avec un homme, il n'y a pas de raison, tant qu'on y est, de ne pas le supposer, etc. De nouveau, la postulation d'existence déclenche une suite vertigineuse, un bourgeonnement incontrôlable de conséquences en *trop* qui, pour rigoureuses qu'elles soient, ne me convainquent pas de leur validité. Je pourrais, puisque le nom du photographe figure à droite du document, le contacter, et par lui, avec un peu de chance, remonter jusqu'à la femme *réelle* dont la silhouette floue va sous une ombrelle blanche, entre deux policiers mouillés, en Une du journal? Cette imagination, loin de me paraître rationnelle, me

semble faire du monde un théâtre de conte de fées : ce qu'une autre part de moi-même ne refuse pas absolument qu'il soit.

*

Supposons, un instant. Une grande paupière de nuit glisse sur le globe, elle atteint les retenues du Don et, des milliers de kilomètres au Sud, le cap d'Ambre, elle fait scintiller sur l'eau les lumières de Ciganaki, et non pas « les lumières » mais chaque lumière, plier leurs cannes aux pêcheurs, l'un après l'autre, s'allumer un quinquet dans un bistrot de Diego Suarez, au moment où elle quitte la ville de Canberra, délivrant des songes une femme aux cheveux sombres qui ne saura jamais qu'aux antipodes un inconnu, dont la silhouette floue figure elle-même, forcément, sur des dizaines de photos-souvenir prises par des touristes australiens à Paris, invitant peut-être, qui sait, l'une d'entre elles, habitant la même ville que la beauté que le jour arrache au sommeil, à rêver à l'existence réelle d'un simulacre, tape à la machine, cependant que ses doigts endormis relèvent doucement la mèche qui couvre ses yeux, des mots qui parlent d'elle et de nulle autre, dans une langue qu'elle ignore sans doute. Les policiers Rice et Turketo ont avalé leur *early morning tea*, ils décrochent de la patère leur casquette à damiers à l'instant où une pensée hardie fait rougir le garçon amoureux des bords du Don, où le malade espère que la nuit lui sera douce, où le bouton du kolkhozien saute, où cela le fait râler, où le chien qui aboyait prend un coup de pied. En chaque point du monde s'engendre continûment un ouragan de formes éphémères, une explosion, une division infinie qui lui font perdre toute forme et toute unité, et acquérir l'instable, éclatante splendeur d'une étoile d'images. Il semble alors que ce pourrait être une folie utopique digne de la littérature de ce temps que de tenter, afin que le monde existe sans se perdre, l'impossible mise au point sur ce débordement excédant toute limite, épuisant tout repos, une façon naïvement honorable de rencontrer sa mort que de se jeter dans ce brasier pour y chercher l'aleph, le lieu d'où voir « cet objet secret et conjectural, dont les hommes usurpent le nom, mais qu'aucun homme n'a regardé : l'inconcevable univers ».

Olivier Rolin

MARC FROMENT-MEURICE

À l'image de rien

1. Toutes fenêtres ouvertes par la canicule précoce et la fièvre maligne du samedi soir portières claquées rires bruyants rock tonitruant puis flash la loi martiale a été décrétée mais c'est à Pékin l'autre bout du monde vous respirez dans la chambre l'enfant dort étalée de tout son long tout en toussant de toute la poussière elle est allergique aux corps étrangers et il n'y a que des corps étrangers dans ce paysage de chantiers vous vous replongez dans votre travail aux prises vous aussi à des corps étrangers seriez-vous devenu allergique à l'allemand *Der Arbeiter* heureusement le livre est traduit et il vous suffit d'allonger la main pour saisir le verre d'*Aberlour on the rocks* corps étranger mais bien sympathique lorsqu'il pénètre dans le vôtre propre et la fissure des glaçons résonne comme un coup de feu sec dans la nuit belle image en vérité qui vous fait mieux savourer les cris dehors « Ne réponds pas tais-toi » hurle une femme si au moins elle pouvait se taire mais aussitôt vous savez que vous seriez rendu à vos solitudes familières

Alors vous consultez comme aux grandes heures de – c'était quand déjà? – le grand Livre à couverture jaune et entre les 64 figures du Monde vous échoit pour la première fois la première faite entièrement de traits *yang* un seul trait transformable ce qui signifie selon l'oracle « dragon apparaissant dans le champ » le champ visuel? et si la transformation est correctement opérée « la communauté parmi les hommes » vous revient l'image de ce vieil homme qui vous souriait de ses dents avariées droit au milieu de la piste poussiéreuse à l'autre bout du monde et vous disait « il y a assez de place ici pour danser une *cumbia* »

Vous relevez la tête l'image du vieil homme viendrait presque occuper tout le champ visuel vos fenêtres grandes ouvertes n'y a-

t-il pas ici assez de place pour danser ne vont-ils pas tous sortir pour danser dans les rues mais de toutes ces fenêtres aussi ouvertes ne sortent que les vociférations des postes des petites lucarnes et vous seriez le seul

Comme peut-être vous êtes le seul en ce moment à ne voir que des lettres qui fatiguent vos yeux déjà faibles et pourtant se sont immédiatement effacées comme traits et boucles pleins et déliés puisque vous savez lire et que vous

Saute aux yeux cette phrase qui vous arrête :

« Ce qui doit se manifester ici, c'est l'effort pour saisir l'image du monde comme totalité close et parfaitement délimitée ¹. »

2. Lorsque vous aurez enfin fermé les yeux vous ne cesserez pas de voir Images de rêve vous ou un autre aviez longtemps marché dans la neige à travers un pays désert désolé le bout du monde enfin et vous ou un autre étiez arrivé enfin arrivé Mais le lieu était déjà occupé des voix nombreuses bruyantes résonnaient là-haut et vous étiez prudemment entré Dans la pièce nue assis sur le lit éventré un autre regardait la télévision vous ne pouviez pas voir son regard dissimulé derrière des lunettes noires et il était si absorbé si rivé à sa petite lucarne qu'il n'avait pas réagi à votre intrusion Il regardait les images du monde un reportage sur les enfants de Nanterre ou peut-être les enfants sans terre vous n'entendez pas bien Les lieux de son enfance là où il est venu au monde vous dit-il sans bouger les lèvres et tout, ou du moins 84 % de ce qu'on est vient de ces lieux précise-t-il A quoi vous objectez qu'il est des êtres qui n'ont jamais eu d'enfance ni donc de lieu même si à la réflexion et en regardant bien ce sont des gorilles et non des enfants qu'on peut voir sur la lucarne

Mais bientôt la neige va tout recouvrir y compris les images et vous serez enfin perdu englouti dans cette zone si loin de tout peut-être le seul lieu habitable pour ces déracinés à la recherche du pays de rêve à travers les déserts ou les banlieues de la planète exorbitée

3. Le train s'est arrêté en pleine campagne sans raison apparente et le jour tardant le ciel blafard strié de barres comme sauvagement raturé vous sentez l'angoisse monter dans tout le wagon comme si tout, le monde entier allait s'arrêter et vous ou un autre

1. Ernst Jünger, *Le Travailleur*, trad. J. Hervier, Éd. C. Bourgois, 1989, p. 214.

demeurer là figé, pétrifié comme jadis ceux de Pompéi surpris par la cendre la fin du monde

Et cependant le train a repris, le train de vie ou le train du monde, et vous voilà à présent dans l'avion, à vos côtés le jeune cadre sup. s'est assoupi baigné par le premier rayon des altitudes éthérées, tenant encore ouvert dans ses mains une revue où s'étalent des images de fesses et de foutre vous êtes rassuré le monde continue et vous pourrez faire votre causerie sur la parole et son statut ontologique dans *Sein und Zeit* les corps étrangers vous accueillent à bord de cet Airbus par les hublots duquel vous pouvez enfin voir la courbure de la terre foutrement belle

4. Ouvertes les fenêtres du ciel

Et libéré l'esprit de la nuit

À l'assaut du ciel, c'est lui qui a inondé

Notre pays de bavardages, avec langues nombreuses, impoétiques, et Amené la confusion jusqu'à cette heure ².

Comment faire tenir ensemble la vulgarité des voix nombreuses et la singularité de cette voix une, si vous voulez « poétique », comment tenir tout ensemble sans rien exclure et sans non plus faire le moindre compromis, alors ce serait un monde à l'image du monde même si sans image : Un-et-Tout, mais une formule pour nous impossible, perdue, pour nous qui sommes marqués par la coupure, comme d'une tare, marque d'infamie, qui nous coupe même la parole, ou la transforme en simple image, *fama*, rumeur ou légende, fable du monde .

« Nous nous arrachons au paisible " *Ev kai Πᾶν* du monde pour le rétablir par nous-mêmes. Nous avons rompu avec la Nature, et ce qui était naguère, à ce que l'on peut en croire, un, maintenant s'est fait contradiction; souveraineté et servitude alternent de part et d'autre. Souvent il nous semble que le monde est tout et que nous ne sommes rien, mais souvent aussi que nous sommes tout, et le monde rien ³. »

Comment sortir de ce douloureux écartèlement, comment parvenir à l'idéale réconciliation, ce fut peut-être le rêve d'un Goethe, pas celui de Hölderlin, qui préféra s'en tenir là comme à demeure,

2. Hölderlin, « Das Nächste Beste » (« Le plus proche meilleur », cf. *Œuvres*, Bibl. de la Pléiade, p. 903).

3. Hölderlin, projet de préface à *Hypérion* (1795), cité et traduit par Philippe Jaccottet dans les *Notes des Œuvres*, *op. cit.*, p. 1150.

et non seulement s'y maintenir, mais s'y enfoncer, creuser encore l'écart jusqu'à ce qu'il s'ouvre, en un lieu habitable, maintenant ou jamais, jusqu'à ce que l'écart devint la demeure même, perdant alors de vue les termes de la confrontation infinie nous/le monde, du moins tels qu'ils s'étaient posés et opposés sous les figures archétypiques de sujet/objet, pour entrer dans l'inclination mutuelle, de l'un à l'autre et de l'autre à l'un, nous-le-monde formant alors un seul être, l'être *au* monde, la vie habitante, mais un être sans image, sans représentation, et même sans identité, du moins sans cette figure de l'identité qui se pose comme l'égalité à soi et rien que soi, pas une réconciliation mais un corps étranger auquel nul (nul être venu au monde) ne serait allergique, pas une réconciliation mais l'*Austrag*, encore un mot étranger, l'endurance de l'écart, l'épreuve de l'étranger, comme si nous ne venions pas tous et toutes en étrangers au monde lui-même étranger, naissance à autre chose et venue d'un *nous*, ainsi va le monde que nous existions, soyons à lui pour autant qu'il vient à nous, l'un à l'autre inclinés, de façon que tout ne soit plus qu'inclination, tendre et intense, commune présence mais toujours à l'autre seulement

Et cependant cette belle courbure n'est-elle pas aujourd'hui brisée par l'irruption partout des angles aigus des chevaux de frise et des barbelés même invisibles tendus d'un bout à l'autre de ce « petit monde blême et plat ⁴ »

5. « Les “ nombreuses langues ” qui “ inondent notre pays de bavardages ” ne sont en vérité que la monotonie de l'unique langue où s'uniformise, à vitesse accélérée, toute parole : la langue informatisée des ordinateurs ⁵. »

Délire évident aux yeux de quiconque conserve un minimum de « sens historique » : comment Hölderlin aurait-il pu prévoir la mise sur fiches de la planète et son informatisation ?

Mais il ne s'agit pas de transformer le poète en prophète de malheur, il y en a déjà assez de par le monde qui nous ont prédit la fin du monde, « Apocalypse Now » n'est toujours pas venue – ou bien c'est qu'elle est déjà venue et qu'il est enfin temps de passer à autre chose ? – ; non, il s'agit, nous dit Heidegger, de jeter un regard *dans* ce qui est, *Einblick in das, was ist* – et là c'est une tout autre affaire, en effet. De jeter un regard dans ce qui est, et de

4. Rimbaud, « Soir historique », in *Les Illuminations*.

5. Heidegger, « Das Wohnen des Menschen » (1970), in *Aus der Erfahrung des Denkens, Gesamtausgabe*, 13, Klostermann, 1983, p. 219.

saisir enfin l'image du monde comme une totalité, close et parfaitement délimitée? Ou bien de saisir que cette volonté de saisir une image de la totalité a déjà transformé le monde en une image? Volonté qui certes parle la langue uniforme de l'informatique, quelle que soit la variété de ses codes ou de ses modèles, logiciels qui sont devenus des corps étrangers-intégrés, véritables prothèses qui nous dispenseront bientôt d'avoir à parler avec notre propre bouche, marcher sur nos deux et uniques jambes – mais volonté qui a commencé bien avant, en une époque où les ordinateurs ne pouvaient qu'être *inimaginables*, même dans l'imagination de la science-fiction qu'était alors la science naissante, et qui a commencé le « jour » où « l'esprit de la nuit » s'est libéré et est parti à l'assaut du ciel, un jour forcément mythique, peut-être le même jour qui vit s'élever à l'assaut du ciel cette tour de Babel qui fit parler, un temps, les hommes tous la même langue, à moins qu'elle n'ait précipité par sa démesure même la fin du monde et l'éclatement de la parole universelle en langues « nombreuses, effrénées »?

Un seul monde, une seule langue, un seul Empire : vieux rêve qui, depuis la *pax romana* jusqu'au *Reich* et à présent le Logiciel-Universel ne cesse de hanter l'humanité, et qu'il ne suffira pas de flétrir sous l'adjectif de « totalitaire » pour en saper le *bien-fondé*, car il est le rêve du Fondement même, ou de la Raison, oui, même totalitaire et démesurée, elle est encore et toujours notre Guide Suprême, notre Grand Timonier, elle seule capable de dire tout, et de faire qu'il y ait un tout, rien ne pouvant se soustraire à son emprise, rien puisqu'elle est le Tout, rien – excepté peut-être le rien lui-même, rejeté comme déchet irrécupérable, qu'il est en effet sous un certain angle, un angle

philosophique – mais la philosophie n'est-elle pas elle aussi finie, à l'image de ce monde devenu image totale, de cette totalité qui se résorbe en une image inimaginable pourtant devenue « réalité », finie parce que devenue superflue, redondante, partout présente en toutes les représentations du monde, et ainsi devenue elle-même une de ces voix nombreuses qui inondent notre pays, s'il en est encore un, de bavardages?

N'a-t-elle pas disparu, cette chose inouïe qui devait bien guider notre raison, dès lors que la raison, comme l'esprit de la nuit bien qu'elle soit celui des Lumières, s'est affranchie de toute autorité, *autodélivrée* et roule ainsi, comme la planète tourne sans fin sur elle-même, de son propre chef, sans garde-fou, dans la folie d'être à elle seule et rien que soi « le monde »?

Like a rolling stone une voix solitaire dans la nuit à présent avancée.

Mundus est fabula, le monde est une fable, une fiction fabuleuse, inventée par quelque dieu malicieux ou philosophe, mais à quoi chacun est d'emblée livré, sans pouvoir se faire une image de cette belle totalité qui se dissout aussitôt en une myriade de points étoilés. Pouvons-nous encore postuler l'unité d'un univers, le même pour tous, qu'il soit physique ou spirituel? Avons-nous *un* monde?

«Souvent il nous semble que le monde est tout et que nous ne sommes rien, mais souvent aussi que nous sommes tout et le monde rien.» Ces mots de Hölderlin pourraient définir nos propres intermittences comme les allées et venues de ce volume : du cosmos grec, ordre et parure radieuse, à la gnose qui refuse cet arrangement, de l'immersion en l'âme du monde à la solitude extrême de l'autiste, des atlas et des encyclopédies d'hier aux organisations internationales d'aujourd'hui, du nombril de l'empereur de Chine à l'Ouvert rilkéen, des banlieues sans nom de l'immonde aux colonnes de ce quotidien du soir qui ordonnent sagement le désordre de la planète.

Et, tout au long, la question unique : qu'est-ce, pour chacun de nous, que *venir* au monde?

Textes de :

JEAN-CHRISTOPHE BAILLY, MICHEL CASEVITZ, JEAN-PIERRE CHARCOSSET, ANTOINE COMPAGNON, MICHEL DEGUY, JACQUES DEWITTE, MARC FROMENT-MEURICE, FRANÇOIS GANTHERET, JEAN MARIE GOULEMOT, PIERRE HADOT, STÉPHANE HESSEL, CHRISTIAN JACOB, DOMINIQUE JANICAUD, MICHEL LANSADE, JEAN LEVI, CHARLES MALAMOUD, JOSEPH MOINGT, MARC RICHIR, OLIVIER ROLIN, CLAUDE SALES, EVRY SCHATZMAN, GÉRARD SIMON, ARNAUD VILLANI.



9 782070 717507



© 2007 L'Arrière-Pensée Éditions ISBN 2-07-071750-X

165 FF tc